

Berkeley

Principes de la connaissance humaine

Introduction

adaptation Lia Duboucheron
dessin Morgane Parisi



Berkeley

1685-1753

George Berkeley naît en Irlande, dans une famille de petite noblesse d'origine anglaise. Il étudie au Trinity College de Dublin, où il enseignera ensuite l'hébreu, le grec et la théologie.

Il est ordonné prêtre de l'Église anglicane d'Irlande à 25 ans et, à 28 ans, ses principaux ouvrages sont publiés.

Puis il voyage durant plusieurs années : en France, en Espagne et surtout en Italie, avant de revenir enseigner au Trinity College où il se marie.

À 43 ans, alors qu'il est nommé doyen de Derry, sorte d'archiprêtre, Berkeley quitte sa charge pour partir aux îles Bermudes, dans le but d'y ouvrir un établissement pour propager le christianisme.

N'ayant pas reçu les subventions escomptées, il rentre à Londres. À 49 ans, il est nommé évêque de Cloyne, en Irlande. Il s'occupe désormais de questions économiques et morales, ainsi que de la santé de ses paroissiens.

Berkeley se retire pour sa retraite à Oxford où vit son fils.

Il y meurt à 68 ans.

En 1866, son nom est donné à un campus californien aujourd'hui célèbre.

Par son originalité, Breton et les surréalistes ont su voir en ce philosophe un précurseur.

Dans *Principes de la connaissance humaine* publié en 1710, qui indigna les savants et les théologiens, Berkeley prétend que les objets qui nous entourent n'existent pas réellement car nous ne pouvons pas le savoir. Seules leurs idées en notre esprit existent, issues de nos sensations. Aussi exister revient-il pour Berkeley à être perçu.

Dans l'*Introduction*, il s'en prend aux mots : à cause d'eux, les savants et les philosophes tiennent des propos insignifiants.

La masse illettrée qui marche sur la grand-route du sens commun est tranquille : ce qui est familier lui semble facile à comprendre et ce qu'elle perçoit par les sens lui paraît évident.



Sitôt qu'on délaisse le sens commun et l'instinct, afin de réfléchir sur la nature des choses, des absurdités et des contradictions apparaissent



et finissent par nous faire douter de tout.

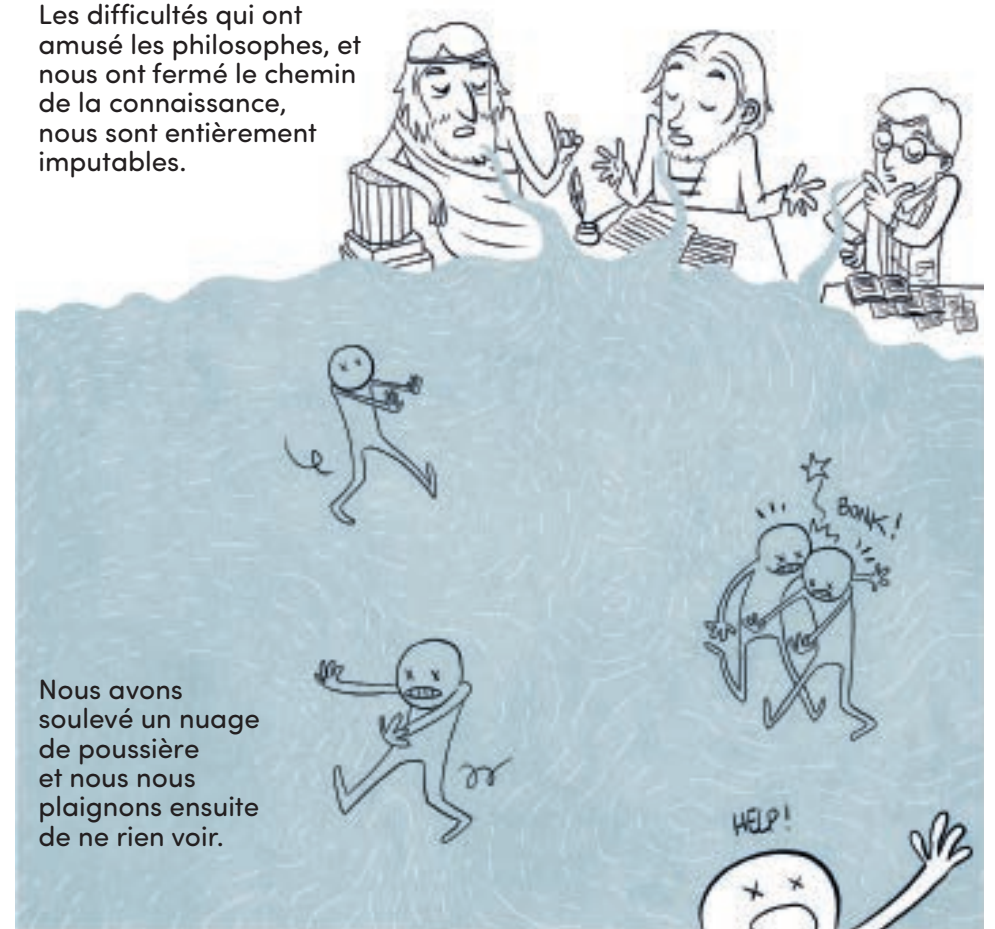


On avance que nos facultés, qui sont limitées, ne sont pas en mesure de pénétrer la nature profonde des choses.



Alors que c'est nous qui ne savons pas utiliser nos facultés !

Les difficultés qui ont amusé les philosophes, et nous ont fermé le chemin de la connaissance, nous sont entièrement imputables.



Nous avons soulevé un nuage de poussière et nous nous plaignons ensuite de ne rien voir.

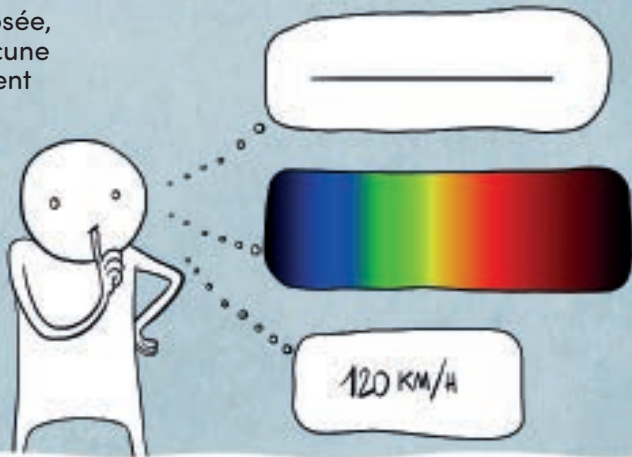
Ce qui a jusqu'ici paralysé nos réflexions est l'opinion selon laquelle l'esprit se forge des idées abstraites.



Par exemple, on perçoit par la vue un objet étendu, coloré et en mouvement.

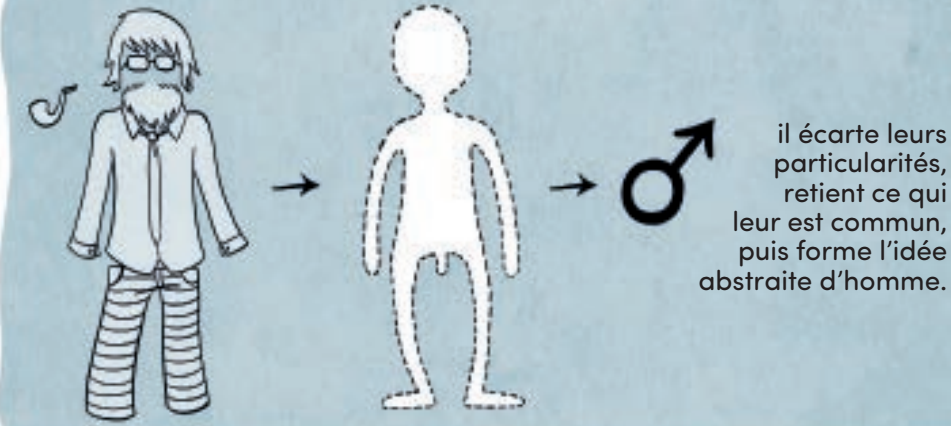


De cette chose composée, l'esprit considère chacune des qualités séparément et se représente soi-disant les idées abstraites d'étendue, de couleur et de mouvement.



Par le même procédé, l'esprit parviendrait aux idées abstraites des êtres les plus complexes.

Observant Pierre, Jacques et Jean,



Enfin, à partir d'autres créatures ayant des caractéristiques communes aux êtres humains, l'esprit conçoit l'idée abstraite d'animal.

Cette idée n'étant ni un homme, ni un poisson, ni un oiseau, ni un insecte.



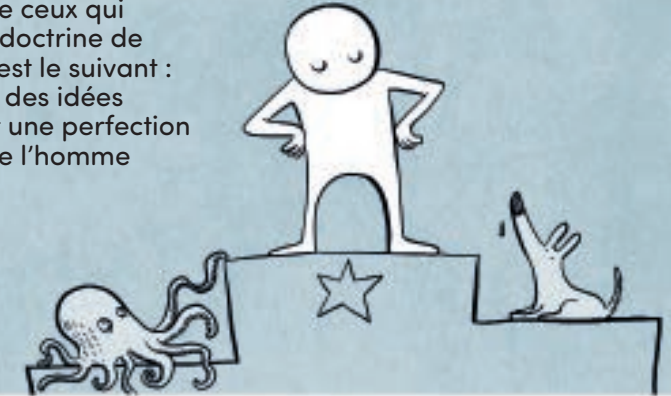
Pour ma part, je peux me représenter les idées des choses particulières que j'ai perçues. Je peux aussi par l'imagination composer ou diviser ces idées de différentes façons.



Mais il m'est impossible de concevoir l'idée d'un homme sans taille, d'une main sans forme ou d'un œil sans couleur !



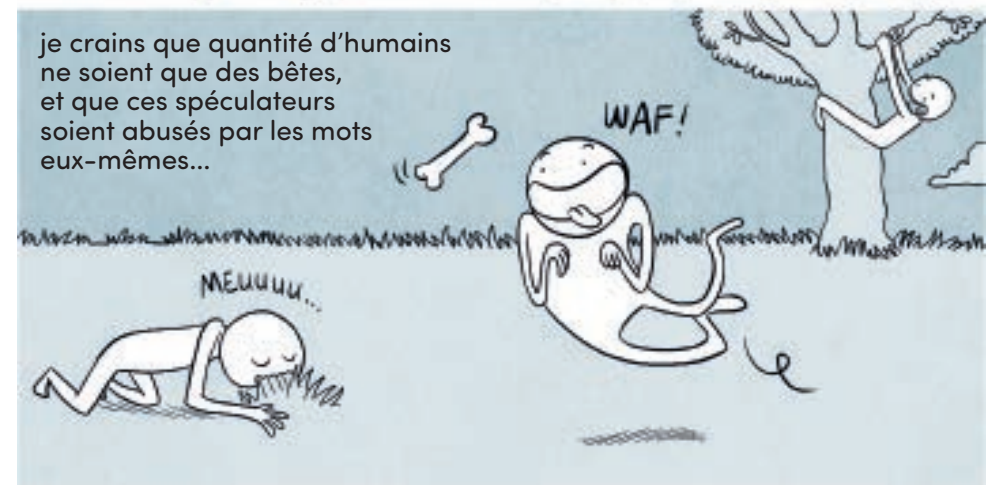
L'argument de ceux qui défendent la doctrine de l'abstraction est le suivant : la possession des idées abstraites est une perfection qui différencie l'homme des animaux,



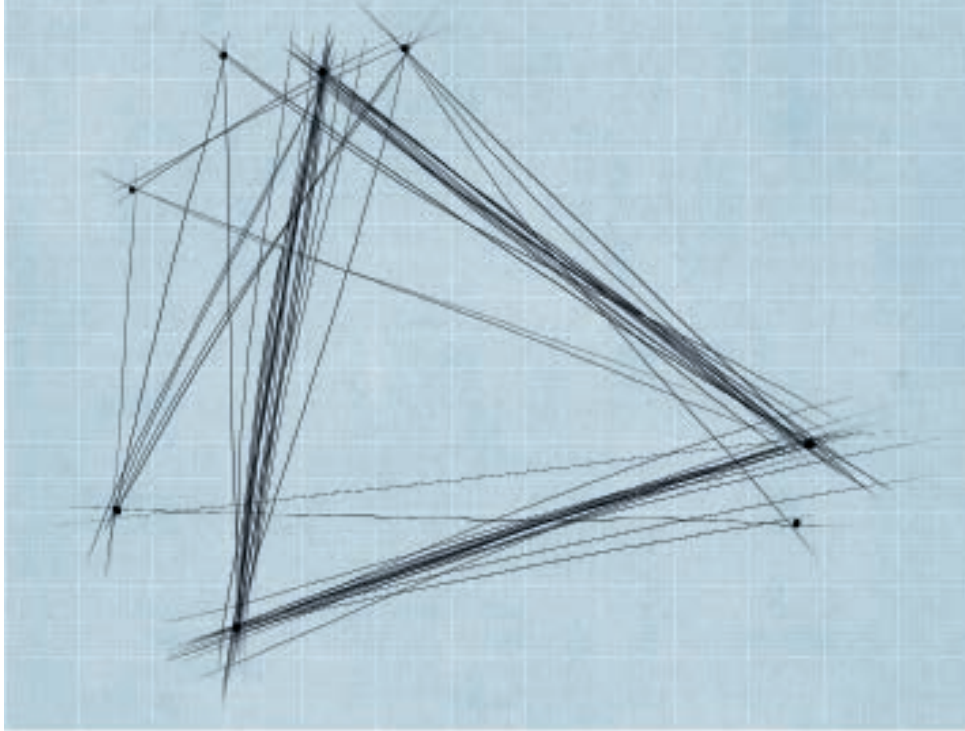
l'homme faisant usage de mots.
Je réponds que si l'abstraction est une propriété distinctive,



je crains que quantité d'humains ne soient que des bêtes, et que ces spéculateurs soient abusés par les mots eux-mêmes...



Quand on définit le triangle comme une surface plane comprise entre 3 lignes droites, on désigne l'idée générale de triangle, qui représente tous les triangles particuliers.



La méprise consiste à penser que l'idée générale de triangle existe à son tour en tant que telle, abstraite de toute détermination.



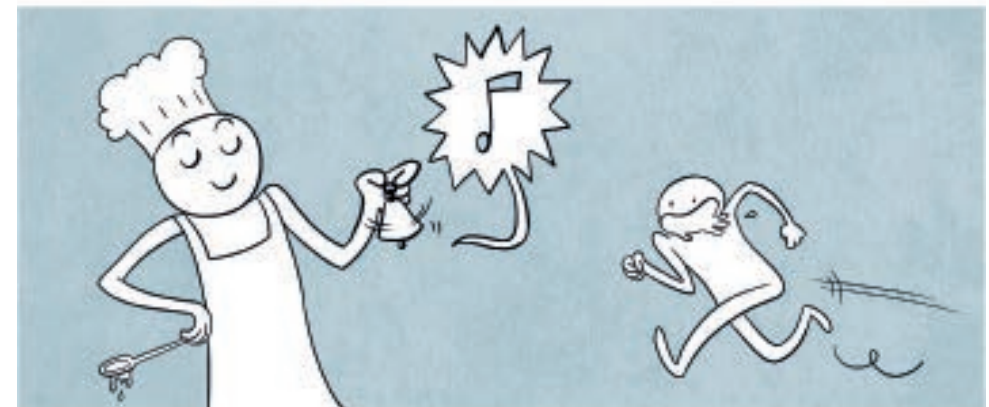
Car enfin derrière les mots ne se cachent pas des fictions !



Le but du langage est d'éveiller un sentiment précis, de mettre l'esprit dans une certaine disposition, de provoquer une action.



Pas de communiquer des notions abstraites incompréhensibles !



Les mots sont certes utiles, grâce à eux on peut avoir sous les yeux toute la masse des connaissances acquises.



Mais ils ont tellement embrouillé le savoir de controverses purement verbales que je vais tenter de les tenir à l'écart de mes pensées,



pour voir les idées toutes nues, sans déguisement.



Tirons le rideau des mots et contemplons le plus bel arbre de la connaissance.



Son fruit est excellent et à portée de main.

